

Un unique combat : contre le racisme et l'antisémitisme

L'Humanité, 4 mai 2004.

Entretien avec l'historienne Esther Benbassa, qui appelle la société civile à trouver des solutions sans tout attendre des politiques.

Née à Istanbul, partie à quinze ans en Israël et vivant aujourd'hui en France, Esther Benbassa est historienne et chercheuse à l'École pratique des hautes études (1). Athée, elle se définit comme " une vieille enseignante qui croit à la pédagogie du savoir et de la connaissance ". Et s'affirme aussi, dans un entretien récent, " intellectuellement attachée à l'Occident, émotionnellement à Israël, et ataviquement à l'Orient ".

Vous avez affirmé récemment qu'il n'est plus tabou de se dire ouvertement raciste ou antisémite. Qu'en est-il ?

Esther Benbassa Les tabous concernant le racisme et l'antisémitisme semblent avoir sauté. On est moins gêné, aujourd'hui, de dire certaines choses qui ne se disaient pas il y a dix ans. On ne disait pas " sale juif " ou " sale arabe " à un camarade de classe. Il y a tout un nouveau vocabulaire qui s'est créé autour du juif, et probablement aussi de l'arabe, qui prouve que ces tabous sont beaucoup moins intériorisés. Ce sont des attitudes très influencées par l'ambiance générale.

D'où nous vient cet antisémitisme tel qu'il se manifeste actuellement ? De quoi se nourrit-il ?

Esther Benbassa Ses fondements ne sont pas récents, mais ces derniers temps on a focalisé autour de l'antisémitisme venant de certains cercles arabo-musulmans. En oubliant l'autre antisémitisme, le traditionnel, celui qui continue sur le long terme et dont on parle moins. Il a pourtant des racines bien plus fortes et profondes. On l'a négligé et il est toujours vivace. Je crois que ce qui est arrivé au cimetière d'Herrlisheim est un signal d'alarme. L'antisémitisme des cercles arabo-musulmans est nourri par les médias, par la projection du conflit israélo-palestinien, et l'autre antisémitisme ne peut que se nourrir de ces conflits entre Arabes et juifs, en Europe et dans le monde. Il prend quasiment comme argument ce conflit. Dans cet environnement de violence et de guerre, le racisme et l'antisémitisme trouvent un contexte favorable à leur développement. Il n'y a pas de résurgence spontanée ! L'antisémitisme arabo-musulman se situe dans un contexte de non-intégration (dans le sens de non-mobilité professionnelle et de non-mobilité sociale) qui crée des amertumes de toutes sortes, mais on ne peut pas dire que ce soit seulement un phénomène de banlieue. L'antisémitisme traditionnel existe dans les bonnes familles, " le bon pur " antisémitisme, celui qu'on a connu dans l'histoire. Je suis historienne du judaïsme et de l'antisémitisme et je suis convaincue qu'aujourd'hui il faut mener un combat unique, contre le racisme et l'antisémitisme en même temps.

Pourquoi, dans notre société qui devrait vivre un véritable pluri-culturalisme, assiste-t-on à des replis communautaires porteurs de haine ?

Esther Benbassa Les conflits communautaires se greffent sur la mondialisation, ne l'oublions pas. Le conflit israélo-palestinien ne fait que renforcer le particularisme " chacun chez soi contre l'autre ". Il fallait s'attendre à ce que le particularisme se greffe sur la mondialisation. Les communautarismes aujourd'hui ne sont pas nationaux. Ils dépassent les frontières. Lors des débats autour du voile, avant le vote de la loi, il y a eu des manifestations à Stockholm, à Paris et à Londres, avec des jeunes filles qui ont manifesté à la même heure. Les Sikhs, contre la loi qui leur empêcherait de porter le turban, ont manifesté en même temps en différents points du monde. Les communautarismes sont transfrontaliers, mais dans le même temps ils ne génèrent pas le dialogue. Au contraire ! Il y a aussi à l'intérieur du judaïsme français d'importantes divergences. Il est composite, comme l'est l'islam français ou européen. Ce sont les voix des plus extrémistes qui sont les mieux entendues parce que ce sont les plus puissantes, mais ce sont souvent des voix minoritaires. En ce qui concerne les juifs, il n'y a que 30 % des juifs de France affiliés aux institutions juives. Les autres 70 % ont leurs propres opinions. Heureusement qu'il y a cette diversité ! Aller à contre-courant n'est pas toujours facile, car il y a toujours ces voix dominantes qui dictent des idées et donnent une image qui ne recouvre pas totalement celle des juifs de France. Moi, par exemple, je soutiens Israël mais je soutiens la création d'un État palestinien aussi. Je suis contre l'instrumentalisation par les communautés, qu'elles soient de gauche ou de droite, de l'antisémitisme et du racisme. Il y a plein d'autres voix que l'on n'entend pas, dans tous les camps.

Que peut-on faire ? L'école, les institutions ont-elles un rôle à jouer ?

Esther Benbassa J'ai été enseignante dans le secondaire puis à l'université et je crois à la pédagogie du savoir et de la connaissance. C'est pour cela que nous organisons une journée de dialogue (2) judéo-musulman qui va servir de journée de formation aux enseignants des académies de Versailles, Créteil et Paris. Nous voulons ensuite décliner cela en province, car je crois que le dialogue, le rapprochement, la connaissance de l'autre, le savoir, la pédagogie peuvent nous aider. La société civile doit se prendre en main pour essayer de trouver des solutions sans attendre tout des politiques, qui font facilement de la récupération comme l'a fait Sarkozy. Nous préparons un livre sur l'enseignement du religieux à l'école pour que les élèves, les jeunes, comprennent l'autre par le savoir et la connaissance, par la religion et les pratiques de l'autre, par son savoir-faire et sa culture. La société civile peut vraiment faire des choses.

Françoise Escarpit

(1) Auteure de *Juifs d'hier, musulmans d'aujourd'hui*. Édition des Mille et une nuits, 2004, 10 euros.

(2) Colloque " Juifs et musulmans - Une histoire partagée, un dialogue à construire ", 13 mai 2004, Sorbonne et Institut du monde arabe.